

# LUNE DE LOUPS

AURÉLIA FREY  
EMMANUEL FAIVRE







## LUNE DE LOUPS DE JULIO LLAMAZARES

Régie, mapping vidéo, création sonore : Emmanuel Faivre  
Adaptation pour la scène et lecture : Jean-Michel Filiquier  
Mise en scène : Béatrice Amiel  
Photographies : Aurélia Frey

2018-2019

## LUNE DE LOUPS



*« Ce qu'un homme seul, complètement seul, amèrement seul, est capable de demander et de désirer tout au long d'une nuit, Dieu lui-même ne parviendra jamais à le savoir. »* Julio Llamazares

Lauréate pour la résidence de territoire, à Septfonds dispositif d'action culturelle initié par la DRAC Occitanie en partenariat avec le PETR du Pays Midi-Quercy et les communautés de Communes qui le constituent (Quercy Vert Aveyron, Quercy Caussadais et Quercy Rouergue et Gorges de l'Aveyron) Le fond et la forme. Présentée sous la forme d'une fresque lumineuse, les photographies sont au coeur du dispositif de mise en scène de l'adaptation du roman de Julio Llamazares, *Lune de loups*.

Pendant la guerre d'Espagnol, quatre jeunes gens traqués par la haine fratricide tâchent de survivre dans la montagne, cachés dans les cavernes et les bois. La guerre civile passe au fond de ce récit avec sa cohorte de détresse, de violence et de mort. Mais au fond seulement. L'histoire de ces hommes, de ces animaux nocturnes et solitaires, est plutôt celle d'un mauvais rêve, celle d'un voyage intérieur vers les sources mêmes du lyrisme et de la transfiguration poétique du réel.



QR CODE  
Emmanuel Faivre  
Création sonore pour Lune de Loups



# SEPTFONDS

## SUR LE CHEMIN DU CAMP DE JUDES

*Septfonds, Terre de passage et parfois d'ancrage où j'ai effectué plusieurs séjours durant l'année 2018-2019. Mon premier travail a été de récolter des témoignages auprès des derniers réfugiés ou enfants de réfugiés espagnols sur leurs chemins vers la France et vers le Camp de Judes et Septfonds. J'ai choisi au départ d'axer mon travail photographique sur les paroles de deux personnes qui ont vécu le passage d'un pays à un autre, traversant les Pyrénées, pour enfin parvenir à Septfonds par des chemins pénibles et détournés. L'un, Joachim, a été interné au camp d'Argelès et de Bram puis au camp de Judes ; l'autre, Thérèse, arriva à Septfonds après la guerre pour rejoindre son père, peintre, qui fut le premier réfugié du camp. Comment ont-ils vécu cet interminable voyage où ils risquaient leur vie, fuyant la dictature de Franco ? Comment ont-ils vécu dans le camp, dans ce pays qui n'était pas le leur ? Et comment en ont-ils fait leur terre d'ancrage "à travers le travail, le mariage, les enfants" ?*

*De ces échanges, de ces rencontres, de mes lectures aussi, j'ai retenu des images comme autant de petits souvenirs épars qui constituent à mes yeux des histoires personnelles mais finalement universelles, un passage-témoin entre les hommes. Il y a en effet une unité dans ces voix qui s'élèvent pour conter le déracinement, la peur, la mort qui guette, le froid et la faim. L'homme traverse le paysage, l'exil, les souffrances, les bonheurs, le temps, en un mot, la vie.*

*C'est avec la lecture de Lune de Loups de Julio Llamazares que toutes ces histoires que j'avais entendues, imaginées se sont cristallisées. Il m'a semblé à ce moment là que c'est par les mots d'un poète que l'on pouvait évoquer la vie, les peines, la douleur de ces hommes et femmes réfugiés, partis pour un autre pays...*







**JOSÉ MARTI ALEU, Peintre qui réalisa, avec Bonaventure Trepas Samarra, le Chemin de Croix dans la nef de l'église de Septfonds.**

Portrait de José Martí Aleu 2019



**Entretien avec Thérèse Tabarly, épouse René Tabarly, Fille de José Martí Aleu.**

Je suis née en 1921, ma sœur Aurore en 1934. Mon père a été un des premiers réfugiés espagnols. Dans les premiers convois. Il s'appelait José Martí Aleu. Mais au village ici on l'appelait Pepe. Il était bien aimé. Il était républicain, il était capitaine dans l'armée. Il n'a pas fait la traversée des Pyrénées à pieds, car il était blessé. Il a fait la traversée de la frontière dans les ambulances. De son métier il était doreur pour des peintures, en 29 il avait travaillé pour une grande maison de peintures.





«Une lumière grise, de lune très lointaine  
- « Regarde, Angel, regarde la lune : c'est le soleil  
des morts » - éclaire légèrement la ligne des  
montagnes et le frisson ému des arbres.»  
Julio Llamazares





SUR LE CHEMIN DE JUDES





***Au camp avec le pain.***

Quand on a faim , y a pas de "companiérisme". Un petit morceau de pain et c'était la pagaille. Tout le monde regardait le bout de l'autre : " le tien est plus gros que le mien " mais comment faire, on pouvait pas faire du 100g partout. Alors c'était la pagaille. Pour que personne n'ait rien à dire, on était de dos, on avait des numéros et on nous appelait pour la miche de pain. C'était comme le loto. Car y a pas de "companiérisme" quand on a faim.

La miche. Rien. À 14 ans je t'aurais tout bouffé, hein pardi.

**Joachim Pradès**





### ***La traversée***

C'était de nuit qu'on marchait, on s'abritait de l'aviation, des bombardements la journée. On n'avait pas de torches. On suivait les autres plus âgés. Pour la route, on faisait pas le chemin le plus court pour gagner la frontière. On n'y voyait pas grand-chose.

À quoi pensait-on ? Aucun souvenir, on pensait surtout à rien.

Une nuit à un endroit avant Figueiras, on a dormi dans une usine qui fabrique des bouchons de liège. On couchait dedans, il y a un homme, je me souviens, qui fumait. Et il a foutu le feu. On a dû fuir.

Là-haut au col, avant de redescendre, un soldat m'a tendu un fusil. C'était un fusil tchèque. Il m'a crié : "Chaval, toma este rifle para defender la república".

Mais y avait pas de munitions dedans. Un peu plus tard, devant des fusils laissés par les républicains, j'ai échangé mon fusil tchèque contre un rifle. Il était plus joli. Puis je l'ai caché sous un rocher. Il y a plusieurs années, j'ai refait le parcours, le rocher y était mais le fusil n'y était plus.

**Joachim Pradès**





Portrait de Joachim Prades 2019



Joachim Prades (Marqué d'une croix)

**Avec Joachim Prades Navarro  
Caussade le 12 et 16 octobre 2018**

***Le temps passe et nous avec ...***

Je suis né un jour de novembre, le 29, 1924, dans le petit village de Valderrobres dans la province de Teruel (Aragon).

On parlait le "chapurriaou", le dialecte de là-bas. J'étais le petit dernier d'une fratrie. L'aîné avait 15 ans de plus, le suivant 11 ans, et l'avant dernier 7 ans de plus. Henrique, Francisco, Miguel et Joachim.

***Ça grimpe jusqu'à tout à fait là-haut.***

À Argelès, on parle de baraquement. Moi quand je suis arrivé, y avait que la montagne en face, le sable et le vent.

Dans les campagnes, on dormait à même le sol. Dans les granges, dans les hangars, on était des centaines à dormir au milieu des pigeons.

**À propos d'Argelès.**

Pour s'abriter on creusait des tranchées dans le sable, pas trop profondes car sinon l'eau de la mer remontait. Alors on se mettait là dans les tranchées recouverts par une couverture au-dessus des tranchées.. C'était un début de février.

Des bruits, je me souviens, les avions mais c'est la peur qui me faisait entendre. Les avions de Franco. Ils venaient la nuit à Reus. Le jour quand on croyait être en sûreté on allait dans les champs, sous les arbres on s'abritait.

À Argelès on entendait la mer, le vent. Mais la peur me faisait entendre les avions de Franco.

On m'a séparé de ma mère Pilar, à la frontière. On m'a dit que je la reverrai au camp, au refuge. Je ne l'ai jamais revue.

***Là-haut dans la montagne, on se couchait par terre, on dormait sur du blanc. Il a gelé au mois de janvier.***









## CAMP DE BRAM

Après Argelès, on m'a transféré au camp de Bram. On était par îlots. 10 à 15. 100 par baraquement A-B-C-D-E-F

Le camp de Bram, il m'est resté là-dedans. Il y avait le capitaine Cassagne, plus que méchant. 6 mois à Bram.

Moi, Lettre F, baraque 87.

Il y a eu 200 morts au camp de Bram et 42 enfants. Moi je n'ai jamais vu les enfants. Il était peut-être dans un autre îlot mais on n'avait pas le droit de circuler.

Après dans les camps, moi j'étais gamin. Je pensais à ma mère. ça j'y pensais. Mais les hommes là, ils ont dû souffrir, séparés de leurs femmes de leurs enfants. Ils ont dû y passer des mauvais moments. C'est sûr qu'ils y pensaient, ils avaient le temps d'y penser.  
Au camp de Bram.

*Il paraît que j'étais quelqu'un quand j'étais gamin.*

On vient me chercher pour la visite médicale. Une piqûre contre le typhus. Mais moi, j'étais gamin, j'avais pas idée de ces choses. Je vois là une seringue de cette taille au moins. J'avais une trouille, ma pauvre. L'aiguille sur l'épaule. Je tombe. Plein de chevrons par terre car les baraquements se construisaient encore.

Coquin de sort, j'avais un trou dans la tête après être tombé.

Moi, je savais pas que c'était pour mon bien la piqûre.

Il fallait le rappel du vaccin. On vient me chercher. Bien, ils ont dû courir après moi. C'était la semaine d'après.

À trois qu'ils s'y sont mis. Trois pour me traîner, je les ai fait galoper tout autour de la baraque.

Baraque 87. Lettre F.

On se comprenait pas.

À trois qu'ils s'y sont mis.

J'avais la trouille. J'ai déchiré le galon de l'habit du garde. Je lui ai déchiré la manche et il me l'a montrée.

*J'étais quelqu'un quand j'étais gamin.*

Mais je savais pas moi, toutes ces choses.

Dans les camps, je me rappelle pas qu'on ait de la lumière. Quand on voyait plus rien, il fallait aller au lit. Y en avait qu'y avaient des instruments de musique. Ils jouaient, ils chantaient. On chantait. Les chansons de la guerre et pas la guerre. La Jota de chez nous. Pilar, ma mère chantait très bien, elle m'avait appris à chanter.

Dans la Jota il y a quatre paroles guère plus.

Je pourrais vous en dire 100.

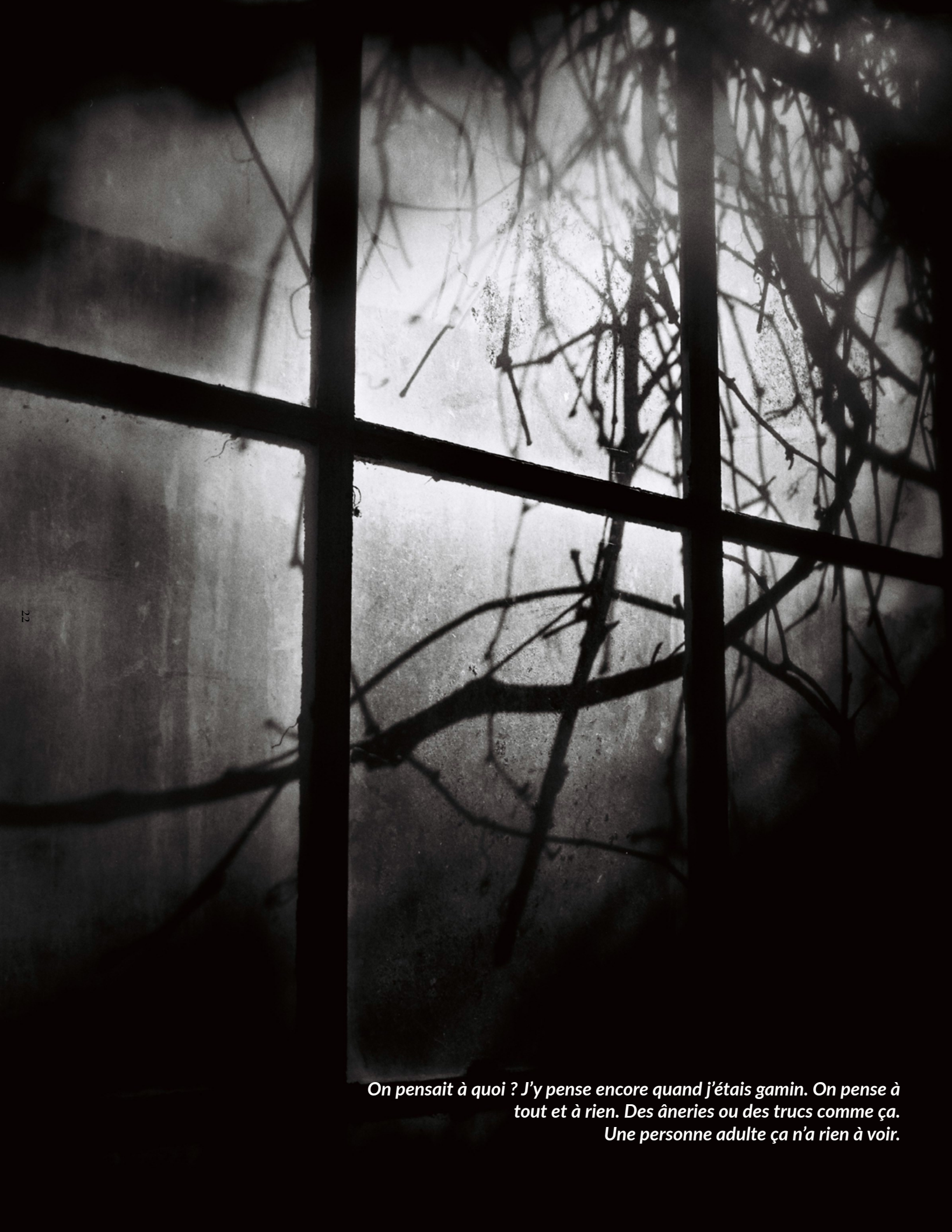
Mais je vous les chanterais plus.

**Joachim Pradès**

*Ma mère au village elle avait tenu deux heures et dix minutes sur des rotas.*







## CAMP DE JUDES-SEPFONDS

*Septfonds : On était prisonniers mais c'était pas Bram.*

Mes trois frères étaient anarchistes de la colonne Durruti, ils ont été au camp du Vernet dans l'Ariège. Puis les belles-soeurs les ont réclamés, elles étaient au refuge de Caussade alors ils ont été transférés à Septfonds pour les rapprochements de conjoints.

Puis ça était mon tour d'être réclamé. Et c'est comme ça que j'aurais dû arriver au refuge de Caussade, vu mon âge, mais sur mon papier, ils ont écrit Camp de Bram-Camp de Septfonds. Alors une fois arrivé à Caussade, on n'a pas voulu me laisser aller au refuge. Et il a fallu que j'aille à pied jusqu'au camp de Judes. Mes deux aînés étaient déjà sortis. Il n'y avait plus que Miguel.

On a appelé mon frère au micro : Pradès. Et on est allé à la baraque ensemble.

C'était Marcos, qui a vécu jusqu'à 105 ans, qui appelait au micro.

Il y a eu le jour des visites médicales pour savoir si on était aptes ou pas à rejoindre le combat du côté de la ligne Maginot à ce que j'ai compris.

Il y avait deux médecins, un français, un espagnol. Mon frère et moi, on est passés avec l'Espagnol. Le hasard fait bien les choses, ils se connaissaient de la guerre. Ça nous a sauvés. Pour pas qu'on soit enrôlés, ils nous a déclaré « galeux » c'est comme ça qu'on a atterri à la baraque 34.

Maintenant la seule baraque qui reste au Camp de Judes, comme celle d'avant, ben elle porte le n°34. J'ai demandé, sans explication que j'ai dit. Ils l'ont fait, après je leur ai expliqué pourquoi.

Y avait tout genre de personnes dans les camps, y en a qui faisait des bracelets, des bagues avec des os, qu'on allait chercher en cuisine. Avec le bois, y en a qu'ont fabriqué des boîtes comme celle pour Pierre Groc. Y avait Ponty mais je le connaissais pas au camp.

On avait pas d'histoires d'amour à se raconter. En principe c'était des soldats.

Pour moi, le Camp de Septfonds c'est un trois étoiles. On pouvait circuler. Et puis les belle-soeurs qui étaient au refuge venaient nous visiter le samedi, le dimanche. On nous appelait à l'entrée. Et puis le dernier mois, j'ai eu de la chance, on a retrouvé des relations Pierre Groc et Maria. Il était garde mobile. Alors il venait me chercher et me faisait sortir dans la journée. Je mangeais avec les gardes. Et ça se privait pas. Je mangeais à ma faim. Le soir, le cuisinier me faisait des tartines avec de la viande que je ramenaient à la baraque.

J'ai perdu de vue les deux tout un temps, et puis un jour avec ma femme on a retrouvé Maria à Montauban. Le mari, Pierre s'est tué en moto. On s'est vu après tous les samedis avec Maria et nos gosses jouaient ensemble.

Y en a eu des choses, moi j'ai pas vu ceux qui arrivaient par le train de Borredon et qui descendaient à pieds jusqu'à Septfonds, car les habitants de Caussade y voulaient pas les voir sous leurs fenêtres. J'ai pas vu les Sénégalais qui leur piquaient les flancs.

Mais ils étaient déjà plus morts que vifs sur les chemins de terre.

Au baraquement, on discutait les soirs, ça dépendait la saison. Des connaissances d'un côté ou de l'autre. Ça c'était à Septfonds, on pouvait circuler, et puis j'y retrouvais beaucoup de gens du village. De Valderrobres, sur 3500 habitants, on a dû être trois mille à partir. Alors y avait des connaissances. On était 20 ou 30, on pensait souvent au village, à la famille, on avait de quoi discuter. Parfois une lettre arrivait, et après y avait des commentaires. On discutait du passé, de l'avenir. On pensait pas au reste. Mais y en avait certains qui connaissaient personne. Alors ceux-là. Celui qui avait rien, il discutait de la guerre.

*On pensait à quoi ? J'y pense encore quand j'étais gamin. On pense à tout et à rien. Des âneries ou des trucs comme ça. Une personne adulte ça n'a rien à voir.*

**Joachim Pradès**





## PILAR

Je suis revenu en Espagne pour la première fois en 1975. L'idée de revoir mon pays. Pas plus peur que ça. J'avais pas fait la guerre. On en menait pas large. Avec ma femme et mes deux filles.

Tout de suite à Valderrobres, on a couché chez la sœur de Salvador, là où y avait Mercédès.

On est allé revoir la maison, là où on était pas propriétaires.

Ils ont voulu faire un hommage à Pilar, ma mère. Le Bolero de Valderrobres, c'est grâce à ma mère qu'il existe. Personne ne se rappelait des paroles des chansons, mais ma mère si.

Mais l'hommage, j'ai dit que NON, vu ce qu'on a fait à ma mère.

(...)

Je n'y suis pas allé. Les français l'on obligée à repartir en Espagne. À Rabós, c'est là que je l'ai vue pour la dernière fois. Elle est arrivée au village. On l'a tondu, les franquistes lui ont fait boire de l'huile de Ricin pour qu'elle se vide. Huile de ricin, ça purge il paraît. Puis condamnée à balayer la place de Valderrobres tous les matins.

C'est plus tard que son filleul me l'a raconté. Je ne savais pas. Ils se sont vengés sur elle. Je sais qu'ils lui ont fait ça. On pouvait pas passer et si j'étais revenu plus tard, ils se seraient aussi vengés sur moi de mes trois frères anarchistes.

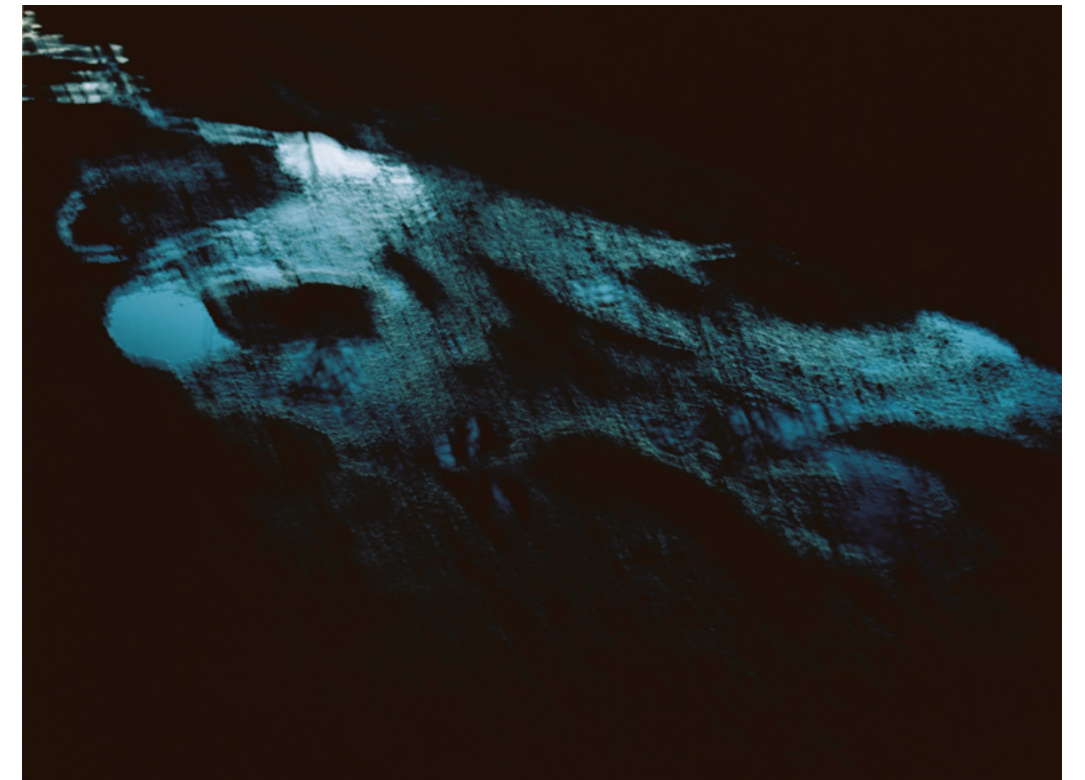
Des années après quand on a su, on lui envoyait de l'argent. Via les pays basques. On ne s'est jamais écrit, on ne s'est jamais revu. Elle est morte autour de 1960.

La Jota, c'est mon pays, c'est mon Aragon, c'est la danse. Moi je l'ai jamais dansée.

Ma mère, elle chantait, elle connaissait les paroles. C'est comme ça que c'est redevenu à la mode.

On parle du Bolero de la Tia Cottora, la bavarde. C'est Pilar Navarro, ma mère.

Joachim Pradès







**Thérèse Tabarly**  
**Fille de José Marti Aleu et Vincenta Andres Diez**

47 : ça reste là. Le passé ne s'efface pas, ça a été terrible. La nuit arrive très vite. Jamais de routes. On a passé des précipices, un canal, un arbre couché. On marchait au clair de lune. Le guide était embêté. Y avait pas de lampes. C'était des chemins de chèvres.

On a trouvé la neige à Andorre.

On ne lavait pas, ni rien.

Pour manger les guides descendaient dans les villages, la population pensait que c'était des contrebandiers mais certains savaient.. On avait la peur d'être pris. Pour Maman ça aurait été la prison et pour ma sœur et moi l'orphelinat. On était toujours cachés dans des rochers, dans des bois. Dans les forêts tous groupés là. On n'avait pas de couvertures. Simplement de petits baluchons. 2 combinaisons et 3 culottes l'une sur l'autre. Je portais des sortes de pataugas mais en semelle de cordes. J'avais cassé mes chaussures et à Andorre, j'étais presque pieds-nus. On a dû passer une rivière. On était mouillés, de l'eau jusque là. J'ai pleuré. Ma mère n'était pas croyante et ben elle a prié tout le temps. À la sortie de la rivière, elle me frictionnait le corps.

2 mamans avec leurs filles et puis le déserteur de 19 ans.

Quand on marchait on marchait sans voir ni rien. On avait un peu de liqueur et pas trop d'eau. L'eau ça fatiguait. En fait c'est qu'on en avait pas. La soif, c'est très dur. Le guide quand il descendait dans les villages, il pouvait pas en prendre pour beaucoup... Alors même si pendant la traversée il a pas plu, et bien il y avait encore de la pluie qui était restée dans les empreintes de sabots des chevaux passés là. Alors on buvait dans leurs pieds.

El sagre, la rivière.

Les carabiniers fumaient sur l'autre rive. Je voyais les volutes de leurs cigarettes. Ils surveillaient. On a été un peu plus loin pour traverser. Il nous passait un à un.

On s'était retardés.

Avant d'arriver à Andorre. Dans les bois, on était pas bien rassurés. On voyait des ombres. Pour s'apercevoir le matin que c'était des chevaux sauvages.













*Cet homme à qui le miroir de la pluie, dans la montagne, rend cependant la mémoire de ce qu'il a toujours été : un être pourchassé et solitaire. Un homme traqué par la peur et par la vengeance, par la faim et par le froid. Un homme à qui l'on refuse même le droit d'enterrer le souvenir des siens.*

*Toute la nuit millénaire de l'herbe et du fer, le zigzag vert et noir de la mort devant mes pieds et l'éclat solitaire de la lune d'Illarga. Toute la nuit, incliné sur le pré, la faux dans les mains et la mitraille en bandoulière, afin que ma famille le trouve fauché quand le jour se lèvera.*

*Dans ces contrées, ils chassent encore les loups comme des hommes primitifs en les encerclant. (...) Ils le prennent vivant et, durant plusieurs jours le promènent à travers les villages afin que les gens puissent l'insulter et lui cracher dessus avant de le mettre à mort.*

*Quand on a oublié la couleur et le grain de la lumière, quand la lune se change en soleil et le soleil en souvenir, la vue se laisse plus guider par les odeurs que par les formes, les yeux obéissent au vent plutôt qu'à eux-mêmes.*

*Quand la nuit enveloppe tout, sans trêve et à jamais, pénétrant la terre et le ciel, débordant le cœur et le temps et la mémoire, seul l'instinct peut découvrir les chemins, traverser les ombres et les nommer, déchiffrer le langage des odeurs et des sons.*

**Julio Llamazares**





**Thérèse Tabarly**  
**Fille de José Martí Aleu et Vincen-**  
**ta Andres Diez**

On était encore en Territoire espagnol et j'étais pas bien. Maman était contrariée.

On a dû marcher de jour et on a trouvé la neige. On a marché à découvert. Andorre : on était en terrain neutre. Un quignon de pain, on a fait un peu de toilette avec la neige. Les guides nous ont quittés. En même temps, ils faisaient de la contrebande.

La nuit arrive vite. On voyait les lumières de la ville d'Andorre. On a trouvé un hôtel. C'était un samedi, le soir. On a trouvé un hôtel. Le dimanche on a pas pu télégraphier à mon père. C'était le lundi. Et le mardi 11 novembre on a pris le bus jusqu'à l'Hospitalet puis le train jusqu'à Septfonds.

Mon père, il parlait pas tant. Les personnes âgées d'autrefois ne parlaient pas trop de leur passé. Ils donnaient pas de l'importance à tout ça.





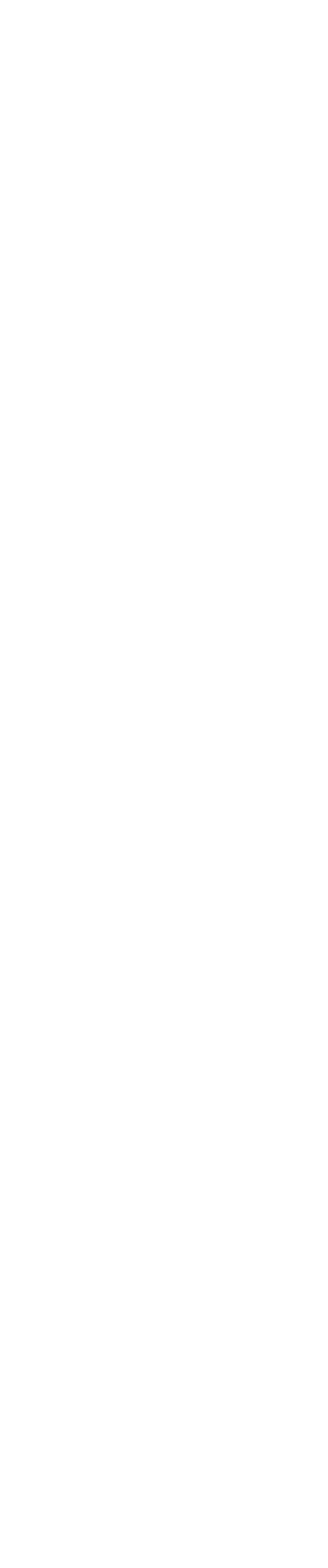
**Notes. Soirée du 6 octobre 2018 avec intervention de Luisa et Cuco Perez : Les chants d'exil des Républicains espagnols. Introduction par Jean-Pierre Amalric et Geneviève Dreyfus-Armand.**

Anonyme dans la foule en marche, anonymes nous sommes. Famille, on ne regarde plus les autres, pas le temps de s'apitoyer sur ceux qui tombent, sur ceux qui pleurent. Pas le temps de contempler la douleur, quand nous sommes nous-mêmes douleur. Pas le temps, ni le courage de regarder l'autre, il ne faut pas sombrer, juste se raccrocher à l'essentiel, à nos enfants, à nous, à toi mon homme qui descend la montagne dans la neige, sur les fesses, au trou béant de ton pantalon arrivé en bas. Le cri silencieux de vos yeux, mes enfants, le cri qui m'interroge et auquel je ne sais donner de réponses. On nous a dit que là-bas ce sera mieux. Mais qu'est-ce que là-bas ?

Quand je vois les visages de ces hommes, femmes qui nous guettent aux abords des chemins, retranchés derrière les rideaux de leurs maisons cossues. La méfiance, la peur de nous, Étrangers. Que vous a-t-on raconté ? Proies, prédateurs. En va-et-vient.

Il y eut un jour l'insouciance, j'étais certainement la même que ceux qui me regardent aujourd'hui, j'étais la même dans mon regard à l'autre, vouloir te voir partir de mes chemins. Tu étais autre, tu n'étais pas moi. Je t'ai voulu si loin, et maintenant, c'est à notre tour de marcher sur ces chemins où il n'y a nul échappatoire que cette route droite qui marche. Il n'y aura pas de portes ouvertes. Vous, mes enfants avec vos pieds à demi-nus, vos assiettes en ferraille dans lesquelles une miche de pain sera déposée. Nous sommes tous faits du même bois. Marcher sur des sentiers, étrangers au monde, étrangers au regard. Souffrir de l'absence au regard. Je me contente de me raccrocher à tous ces instants de grâce que nous avons vécus, je me contente du rêve pour ne pas oublier. L'oubli étant le début de la mort. J'entends tes pleurs mon enfant, dans le petit baraquement à côté, j'entends tes cris, je ne vois pas les autres, toute concentrée à l'instinct de survie de ma tribu. Faire corps, chair de ma chair, c'est ce qu'il nous reste. Et à vrai dire.













LUNE DE LOUPS  
INSTALLATION VISUELLE & SONORE : EMMANUEL FAIVRE  
ADAPTATION POUR LA SCÈNE & LA LECTURE : JEAN-MICHEL FILIQUIER  
MISE EN SCÈNE : BÉATRICE AMIEL  
PHOTOGRAPHIES AURÉLIA FREY  
SEPTFONDS-LE FLORIDA-OCTOBRE 2019





LUNE DE LOUPS  
INSTALLATION VISUELLE & SONORE : EMMANUEL FAIVRE  
ADAPTATION POUR LA SCÈNE & LA LECTURE : JEAN-MICHEL FILIQUIER  
MISE EN SCÈNE : BÉATRICE AMIEL  
PHOTOGRAPHIES AURÉLIA FREY  
SEPTFONDS-LE FLORIDA-OCTOBRE 2019

